

Madame de Coulanges allait monter en voiture, quand Marie et sa gouvernante arrivèrent près d'elle :

“ Eh ! vite, Marie ! ” dit-elle, “ j'allais partir sans vous, et cela me chagrinait d'autant plus que j'avais besoin de votre avis. M. de Coulanges a fait une chanson pour madame de Grignan ; les paroles sont les plus jolies du monde, mais l'air est du temps du roi Guillemot, et il faut que, chemin faisant, vous m'en trouviez un autre qui s'ajuste bien. C'est affaire à vous, fauvette, qui connaissez tous les airs du monde, et en inventez de si jolis ! ”

“ J'essaierai, madame, ” dit Marie.

Et de Versailles au pont de Saint-Cloud la petite Coulanges ; comme on l'appelait à la cour, et la jeune musicienne ne firent que fredonner. Arrivées dans le bois de Boulogne, madame de Coulanges voulut déjeuner. Quelques provisions furent tirées des coffres, on mit sur le gazon les coussins du carrosse, et les voyageuses firent un léger repas, tandis que les chevaux mangeaient un picotin et que les domestiques vidaient quelques bouteilles, à l'ombre des vieux chênes contemporains du monastère de Long-champs.

On se remit en chemin, et le carrosse arriva heureusement à l'hôtel Carnavalet, où madame de Coulanges devait dîner ce jour-là chez madame de Sévigné, en compagnie de madame de Grignan et de l'abbé de Coulanges. Marie et sa gouvernante Manon prirent à pied le chemin du faubourg Saint-Jacques, portant précieusement leurs paniers de fleurs.

La mère économe reçut fort bien sa nièce, et lui fit servir à dîner dans l'appartement des hôtes : puis, sur sa demande, elle fit appeler à la grille du parloir mère Louise de la Miséricorde.

En l'attendant, Marie se rappelait le jour où elle l'avait vue agenouillée devant la reine, et recevant de ses mains le voile des carmélites. Toute jeune qu'elle était alors, Marie savait vaguement que cette belle et charmante duchesse de la Vallière avait grandement offensé la reine, et que celle-ci lui pardonnait. Et l'expression de ces deux beaux visages inondés de larmes, qu'elle avait vus échanger un rapide et suprême regard au pied de l'autel, était restée gravée dans sa mémoire comme une vision céleste.

Bientôt des pas légers se firent entendre. Le rideau qui voilait la grille remua sans s'ouvrir, et une voix douce et basse dit : “ Me voici, mademoiselle ! Vous venez de la part de la reine, n'est-ce pas ? ”

“ Oui, ma mère, ” dit Marie : je suis Marie Dumont, filleule de Sa Majesté. Elle m'a donné ce matin une fleur pour vous. Prenez-la, je vous prie. Cette petite branche a été coupée au bel oranger qu'on appelle le Grand Bourbon. Vous en souvenez-vous ? ”

“ Oh ! oui ! ” dit mère Louise. “ Mais c'est à la sainte Vierge qu'il faut porter ces fleurs, et non à moi, pécheresse. Allez les lui offrir, Marie, je vous prie. Vous direz à la reine que je suis touchée jusqu'au fond du cœur de son gracieux souvenir. ”

“ Ce n'est pas tout, ma mère : la reine m'a aussi bien recommandé de vous dire qu'il faut rendre grâce à Dieu pour elle, parce qu'elle est bien heureuse à présent. ”